

UNIVERSITÉ DE PARIS
FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

LES
QUAKERS FRANÇAIS
ÉTUDE HISTORIQUE

THÈSE

*Présentée à la Faculté de Théologie protestante de Paris
pour obtenir le grade de
bachelier en Théologie et soutenue publiquement
le Samedi 29 Octobre 1898 à 4 heures*

PAR

EDMOND JAULMES

Je vous dirai sans me répéter
que j'aime les Quakers.
VOLTAIRE.

NIMES
IMPRIMERIE CLAVEL ET CHASTANIER
A. CHASTANIER, Successeur
12, rue Pradier, 12.

1898

UNIVERSITÉ DE PARIS
FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

LES
QUAKERS FRANÇAIS

ÉTUDE HISTORIQUE

THÈSE

*Présentée à la Faculté de Théologie protestante de Paris
pour obtenir le grade de
bachelier en Théologie et soutenue publiquement
le Samedi 29 Octobre 1898 à 4 heures*

PAR

EDMOND JAULMES

Je vous dirai sans me répéter
que j'aime les Quakers.
VOLTAIRE.



NIMES
IMPRIMERIE CLAVEL ET CHASTANIER
A. CHASTANIER, Successeur
12, rue Pradier, 12.

1898

Université de Paris
FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

EXAMINATEURS DE LA SOUTENANCE

M. R. ALLIER, *Président de la soutenance.*

MM. R. ALLIER,	}	<i>Examineurs.</i>
S. BERGER,		
E. VAUCHER,		

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les
opinions particulières du candidat.

A LA MÉMOIRE VÉNÉRÉE
DE
MON ARRIÈRE-GRAND'MÈRE
MADELEINE BRUN
(1777-1861)

BIBLIOGRAPHIE



ALSOP (A tribute to the Memory of Robert) Londres, 1879.

BLANC (Hippolyte) : De l'inspiration des Camisards. Paris, 1859.

CAPPER (Memoir of Samuel). Londres, 1855.

COMBE (Charles) : La révélation intérieure immédiate d'après l'*Apologie* de Robert Barclay. Thèse. Montauban, 1894.

COURT DE GEBELIN : Histoire des troubles des Cévennes. 3 vol. Villefranche, 1760.

CROWLEY (Some account of the religious experience of Ann). Lindfield 1842.

DARDIER (Charles) : La vie des étudiants au Désert. (Simon Lombard, 1756-1763). Genève, 1893.

LE MÊME : Article *Nîmes*, dans l'*Encyclopédie des Sciences religieuses*, t. IX, 1880.

DOM DEVIC et dom VAISSETTE : Histoire générale du Languedoc. 2^e édit., 15 vol. Toulouse, 1876.

DUBOIS (Alfred) : Les Prophètes Cévenols. Thèse. Strasbourg, 1861.

FOSTER BRADY (A memoir of Edward). Londres, 1839.

FROSSARD (E.-B.-D.) : Nîmes et ses environs. 2 volumes. Nîmes, 1834.

FRY (Vie d'Elisabeth). 2^e édit., Paris, 1852.

GAZETTE DE FRANCE, année 1785.

- GRÉGOIRE (Ancien évêque de Blois) : Histoire des Sectes religieuses. 2 vol. 1^{re} édit., Paris, 1814 ; 2^e édit., Paris, 1828.
- GRELLET (Vie d'Etienne de). Trad. française. Paris, 1873.
- GRUBB (Some account of the life of Sarah). 3^e édit., Londres, 1796.
- GURNEY (John) : Observations on the distinguishing views and practices of the Society of Friends. Norwich, 1842.
- HOLLOND (M^{me} E.-J.) : Les Quakers. *Revue chrétienne*, 1870.
- HUGUES (Edmond) : Histoire de la Restauration du protestantisme en France, 2^e édit., 2 vol. Paris, 1872.
- L'OUVRELEUIL (le R. P.) : Le fanatisme renouvelé. 3 vol. Avignon, 1704.
- MAJOLIER-ALSOP (Memorials of Christine). Londres, 1881.
- MAJOLIER (A testimony concerning Louis Antoine). Londres, 1844.
- MARION (Elie) : Avertissements prophétiques. Londres, 1707.
- MAURY (Léon) : Le Réveil religieux dans l'Eglise réformée (1810-1850). 2 vol., Paris, 1892.
- MILSAND (J.) : Les Quakers. *Revue des Deux-Mondes*, 1850.
- MISSON (Jacques) : Le Théâtre sacré des Cévennes. Londres, 1707.
- PEYRAT (Nap.) : Histoire des pasteurs du désert. 2 vol., Paris et Valence, 1842.
- PUAUX (F.) : Histoire de la Réformation française. 7 vol., Paris, 1870.
- RAUZIER (Emile) : Les Prophètes Cévenols. Thèse. Montauban, 1893.
- RIBARD (S.) : Un inspiré. *Bulletin de la Société du Protestantisme français*, t. XL, p. 365, 1891.
- RICHARDSON (Memoir of Isaac). Londres, 1841.
- SAVERY (A journal of the life of William). Londres, 1844.
- SEMAINE RELIGIEUSE de la ville et du diocèse de Nîmes. Août 1895. Monographies paroissiales : Congénies.

SHARP (Memoir of John). Londres, 1857.

TUKE (Henri) : Principes religieux de la Société des Amis.
Londres, 1823.

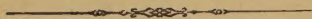
TYLOR (Charles) : The Camisards. Londres, 1893.

VAUX (Robert) : Mémoires sur la vie d'Antoine Bénézet.
Londres, 1824.

VESSON (P.) : Les prophètes camisards à Londres. Toulouse, 1893.

VOLTAIRE : (Euvres complètes. éd. Garnier, 50 vol. Paris,
1879.

WATIER (Fernand) : Les prophètes Cévenols. Thèse. Paris,
1894.



INTRODUCTION

C'est une secte peu connue que celle dont nous voudrions rechercher les origines et esquisser l'histoire. La plupart de nos compatriotes ne se doutent pas que nous possédions en France quelques groupes de Quakers (1),

Seuls, un petit nombre d'écrits spéciaux nous donnent une brève étude sur ces « Quakers français », mais leur accord n'est pas constant ; les moins incomplets d'entre eux, d'ailleurs, ne sont pas dans notre langue. Quelques documents inédits (2) nous aideront à compléter et à relier ces renseignements épars.

Nous eussions souhaité qu'une plume plus autorisée et moins inhabile entreprit cette histoire, mais, nous l'espérons, on nous tiendra compte de l'intention ; elle seule peut nous faire pardonner les imperfections de ce travail.

La pensée qui nous l'a inspiré a été de faire mieux connaître une société religieuse dont l'influence a été

(1) Voy. Grand Dictionnaire Larousse, t. XIII, page 490.

(2) Nous aurions été heureux d'en recueillir de plus nombreux, mais les circonstances dans lesquelles la plupart ont disparu nous laissent bien peu l'espoir qu'on puisse jamais les retrouver. La mort surprit en route celui qui les emportait en Angleterre, et on ne sait ce qu'ils sont devenus.

d'autant plus profonde et bénie que c'est sans bruit qu'elle a fait le bien. Dans les quelques villages du département du Gard où s'exerça paisiblement son action, elle prépara l'œuvre du Réveil (1) ; elle y a laissé dans les mœurs et les habitudes religieuses des traces bien plus nombreuses qu'on ne le pense.

Héritière — nous essaierons de le montrer — des Prophètes Cévenols, elle s'était débarrassée peu à peu de l'exagération des derniers Inspirés pour ne conserver que leur vif sentiment de communion avec Dieu, et, quand elle entendit parler des Quakers anglais, elle était déjà prête à faire aux disciples de Fox le même accueil que, plus de cinquante ans auparavant, ceux-ci avaient fait aux prophètes camisards réfugiés à Londres (2).

La plupart de ces exilés arrivaient précisément de cette vallée de Nages où leurs descendants allaient devenir les Quakers français.

Nous ne nous flattons pas d'avoir résolu toutes les difficultés historiques que soulève cette transformation, mais nous nous estimerons heureux de les avoir signalées.

Ce devoir ne s'imposait-il pas à l'un de ceux qui grandirent au village où s'élève le seul temple quaker de France ?

Puisse cette page d'histoire locale contribuer à y perpétuer le souvenir de ces humbles chrétiens ; leur foi simple et ferme n'a eu que trop peu d'héritiers !

(1) Voy. Maury, *op. laud.*, 1^{er} vol., p. 319.

(2) Voy. Dubois, *op. laud.*, p. 100.

CHAPITRE I.

Les derniers Prophètes Cévenols.

Le prophétisme prit naissance vers 1688, c'est-à-dire peu après la Révocation de l'Edit de Nantes ; les années 1688 à 1690 sont sa grande époque ; il paraît décliner ensuite pour reparaitre avec une nouvelle intensité vers 1700.

« Né de l'excès de la souffrance, entretenu par la souffrance, il avait sans doute entraîné les protestants à de graves extrémités, mais il les avait arrachés à une ruine certaine. Petits prophètes, prophètes, prophétesses, tous avaient travaillé à raviver les dernières lueurs de la foi. Ils avaient, par leur héroïque activité, groupé les fuyards, prêché l'espérance, et donné pour but à tous les efforts, la restauration de l'Eglise persécutée. Si, à la mort de Louis XIV, les protestants existaient encore, si vingt ans de persécutions n'avaient pu les lasser, si l'édit de 1715 n'était qu'un mensonge, c'était grâce aux prophètes ». (1)

C'est surtout dans les Basses Cévennes que nous voudrions suivre ces inspirés, pendant la dernière période du prophétisme.

« En août 1702 l'inspiration fut introduite dans la

(1) Ed. Hugues, *op. laud.*, 1^{er} vol. p. 175.

Vaunage (1) par un maçon de Clarensac nommé Gras. Jamais terrain plus fertile ne fut cultivé avec plus de vigueur, de suite et de succès. En quelques semaines les courses réitérées de cet infatigable missionnaire lui avaient suscité une foule de disciples et d'imitateurs ». (2)

Depuis ce moment, la vallée de Nages semble être devenue une des terres de prédilection du prophétisme. Quand Gras y arrive, à son retour des Cévennes, elle est déjà le théâtre des exploits de Jean Cavalier (3); les Prophètes camisards succèdent à ceux qu'on a appelés les Petits Prophètes et leur jeune chef, qui aura la faiblesse d'accepter, à Calvisson, l'offre de Louis XIV, parcourt la Vaunage et y tient des assemblées.

Avant 1704, « les pratiques nouvelles ne s'étaient pas développées dans les Cévennes seulement. Un prophète qui avait enfanté un grand nombre d'autres prophètes, âgés seulement de 10 à 12 ans, avait apporté ces pratiques à Calvisson et à Vauvert, et bientôt les nouveaux prosélytes de la Vaunage étaient convenus de se joindre à leurs frères des Cévennes ». (4)

Mais, la défection de Cavalier hâte la défaite des

(1) « La Vaunage (*Vallis Anagiæ*) compose un petit pays du diocèse de Nîmes et comprend une assez longue vallée arrosée par le ruisseau du Rhoni qui se jette dans le Vistre » (Dom Devic et Dom Vaissette, *op. laud.*, tome III, p. 44). On l'appelle ailleurs « la petite Chanaan » ou « l'oasis protestante de la Vaunage » (*op. laud.*, tome XIII, p. 599). Avant la Révocation on y comptait 30 temples. (Tylor, *op. laud.*, p. 95).

(2) Dubois, *op. laud.*, p. 16.

(3) Combats de Nages et des Roques d'Aubais (1703). Le 17 décembre 1703 Cavalier vint à Congénies, incendia l'église et détruisit les fortifications.

(4) H. Blanc, *op. laud.*, p. 34.

Camisards ; malgré les efforts d'Abraham Mazel et de quelques autres cévenols intrépides , l'insurrection prend fin. Le clergé triomphe : il ne soumet pas les cœurs. Privés de pasteurs, les prophètes continuent, en cachette, à s'édifier les uns les autres, « entre leurs mains, l'inspiration se perpétua longtemps » (1).

Quelques-uns d'entre eux sont contraints par l'implacable intolérance à chercher sur une terre étrangère la liberté de leur conscience. Plusieurs de ces exilés arrivent à Londres, vers 1706, et nous trouvons parmi eux des prophètes de la Vaunage, très probablement des fils spirituels de Gras.

Durand-Fage était né à Aubais , ses premières impressions prophétiques remontent à 1702 ; il avait pris part aux combats autour de Nîmes. Voici comment le « *Théâtre sacré des Cévennes* » nous rapporte sa déposition : « Vers le commencement de mars 1703, je me trouvais à l'Anglade, chez une veuve de nos fidèles amies, où se rencontra aussi un de nos frères qui était de Calvisson. L'Esprit le saisit soudainement et je me souviens de deux choses qu'il dit dans son inspiration. La première, que nous n'avions rien à craindre, quoique les ennemis fussent autour de nous, la seconde, qu'il se donnerait une bataille dans la plaine de Calvisson où les femmes combattraient avec nous et que Dieu nous donnerait la victoire » (2).

Elie Marion, qui publia à Londres ses « Avertissements prophétiques », était né à Barre, dans les Cévennes ; plusieurs historiens le croient de Congénies, parce que c'est sans doute dans la Vaunage que ce prophète avait été le plus écouté (3).

(1) Dubois, *op. laud.*, p. 122.

(2) Misson, *op. laud.*, p. 107.

(3) A moins qu'il ne s'agisse pas du même prophète, ce qui est bien peu probable.

Durand-Fage, Elie Marion et leurs compagnons, parmi lesquels Jean Cavalier (1), de Sauve, ne restèrent que peu d'années à Londres, leurs extravagances finirent par déplaire ; Marion et Jean Allût allèrent jusqu'en Pologne.

Mais tous les prophètes de la Vaunage n'avaient pas pris le chemin de l'exil. Nous y trouvons même des prophétesses ; elles n'étaient pas les moins exaltées. « Dans la Vaunage, une femme, au milieu d'une assemblée, se déshabillait, et, toute nue, se faisait traîner par les cheveux dans la salle (2). — A Nîmes, une nommée Tibaude tenait de petites réunions » (3).

A Nages, les troupes royales fondent sur une assemblée, les femmes se défendent à coups de pierres et chantent des psaumes. « Lucrèce la Vivaraise, fille illustre par ses dons, par son zèle et par son courage, fit une fois merveille dans une bataille » (4).

Aucune femme n'excitait l'enthousiasme comme cette Lucrèce. On dut lui défendre de prendre la parole dans les assemblées publiques. « A l'ouïe de cette inhibition Lucrèce se lève, et, d'un ton d'inspiration, s'écrie : « Qui m'aime me suive ! »... et la multitude de courir sur ses pas et d'encombrer sa maison devenue depuis lors un lieu de réunions religieuses » (5).

Nous n'avons pu retrouver aucune indication qui nous fit connaître le village où demeurerait cette prophétesse, mais elle habitait certainement la Vaunage,

(1) Le cousin du chef camisard.

(2) Les premières années de la secte des Quakers avaient vu de pareilles scènes : « Une prophétesse se rua, toute nue, dans la chapelle de Whitehall, en présence d'Olivier Cromwell. »

(4) Ed. Hugues, *op. laud.*, 1^{er} vol., p. 182.

(3) Misson, *op. laud.*, p. 107.

(5) Frossard, *op. laud.*, 1^{er} vol., p. 137.

car elle prit part au combat de Nages et à celui des Roques d'Aubais où elle tuait les dragons tombés de leurs chevaux. Elle avait alors 18 ans. Son nom de Vivaraise indique seulement son origine. Il est curieux de constater que c'est surtout loin de leur pays que les plus exaltés de ces inspirés ont du succès comme prophètes.

L'un des fanatiques les plus entêtés et les plus populaires dans la Vaunage était un tonnelier de Cros, près de Saint-Hippolyte, nommé Jean Vesson. « Sa vanité en fit un prédicant ». (1)

Quand Antoine Court, en 1715, commença son ministère, la Vaunage était remplie d'inspirés. On en rencontrait surtout sur le principal théâtre de la guerre des Camisards ; le village de Congénies était au nombre des lieux ordinaires de leurs prédications. (2)

Vesson avait signé les règlements établis, à l'instigation de Court, dans les Synodes de 1715 et 1716. Les femmes ne devaient plus prêcher ; on devait s'en tenir à l'Écriture Sainte comme à la seule règle de foi ; on rejetterait toutes les prétendues révélations. Vesson avait promis de combattre « ce dévergondage antichrétien », mais il viola les règlements établis, ne tint compte d'aucune remontrance et inclina de plus en plus vers le parti des inspirés. Le Synode de 1721 le fit suivre de village en village par quelques collaborateurs de Court. « Nous avons résolu, écrivait Cor-teiz, de faire quelque séjour dans la Vaunage. Je crois qu'il nous y faudra tenir un colloque à cause de Vesson ». (3) Déposé de sa charge de prédicateur, Vesson s'affilia à la secte des Multipliants qui venait de se fonder à Montpellier et à Lunel avec Delord, Comte et

(1) Puaux, *op. laud.*, tome VII, p. 90.

(2) Hugues, *op. laud.*, 1^{er} vol., p. 176.

(3) Hugues, *op. laud.*, 1^{er} vol., p. 193.

Mademoiselle Verchand. Ils prétendaient tenir entre leurs mains les seules chances de salut du protestantisme. Convaincus d'avoir désobéi aux ordres du Roi, qui défendait de s'assembler pour prêcher, ils furent presque tous condamnés. Vesson fut pendu sur la place de l'Esplanade, à Montpellier (1723).

Ceux qui avaient soutenu Vesson promirent d'être attachés désormais « au corps des pasteurs et des Anciens qui composent l'Eglise et de s'opposer de toutes leurs forces à ceux qui voudront prêcher sans vocation ». (1)

En 1726, Court écrit : « A l'égard des fanatiques ou des prétendus Inspirés, il n'y en a plus beaucoup au milieu de nous... A peine, aujourd'hui, nous en connaissons une douzaine confinés presque tous dans un même lieu ». (2)

Peut-être Court apprit-il qu'il en existait davantage quand, l'année suivante, il visita successivement Calvisson, Nages et Sommières.

Ceux qui restèrent vécurent dans l'ombre, isolés ; ils devaient se réunir avec plus de prudence qu'autrefois, depuis l'exécution des « Vessoniens », et se cacher même de leurs coreligionnaires. Mais ils n'avaient pas tous disparu, on en vit encore à Nîmes et dans les villages environnants.

Grégoire (3) raconte qu'il y avait, à cette époque, deux femmes veuves, à Congénies, « qui faisaient profession d'une espèce de quakérisme différent de celui d'aujourd'hui ». Elles faisaient des courses fréquentes dans les villages circonvoisins chez des personnes de leurs opinions. L'une d'entre elles se mêlait de faire des prédictions qui lui procuraient quelque profit.

(1) Ed. Hugues, *op. laud.*, 1^{er} vol., p. 211.

(2) Ed. Hugues, *op. laud.*, 1^{er} vol., p. 211.

(3) *Op. laud.*, 2^e éd., t. II, p. 121.

Vers 1750, des protestants du voisinage s'étant réunis pour célébrer la Cène dans un lieu situé entre Junas, Aujargues et Sommières, cette assemblée fut dénoncée à l'autorité civile, et les protestants de Junas, Aubais et Congénies furent condamnés à une amende de 1500 francs ; mais trois ou quatre chefs de famille de Congénies réclamèrent devant le subdélégué de Nîmes, en déclarant qu'ils n'allaient point aux assemblées ; dès lors s'opéra leur séparation et ils furent désignés sous le nom de « couflairès ». C'est depuis ce moment, sans doute, qu'ils portèrent ce nom de « Gonfleurs ». (1).

Ils conservèrent seulement les croyances fondamentales des Prophètes Cévenols : « Connaissance beaucoup plus complète de l'Ancien Testament que du Nouveau, connaissance parfaite de l'Apocalypse, c'est de là qu'ils tiraient toutes leurs prophéties ». (2)

Ce qui les distinguait surtout, c'était le mépris qu'ils affectaient pour tout ordre établi. Ce trait s'exagérait

(1) L'étymologie de ce nom est contestée. Dubois (*Op. laud.*, p. 143) veut qu'il indique l'orgueil spirituel de ceux à qui on l'avait donné. Le vrai sens est incertain. Il faut, sans doute, prendre « Gonfleurs » dans son acception patoise ; il est la traduction de « Couflairès » (ceux qui se gonflent), qui n'est pas toujours pris au figuré. On croyait probablement que « l'esprit » « enflait » ceux qu'il remplissait de son souffle.

On les appelait aussi « Bouffairès », c'est-à-dire « souffleurs ». Tous les inspirés ne possédaient pas « la prophétie », quelques-uns n'avaient que « le souffle » (Voy. Piaux, *Op. laud.*, t. VI, p. 213). Ce nom de souffleurs a peut-être là son origine.

Ils ont été, enfin, nommés « Trembleurs », mais ce nom ne peut guère leur avoir été donné qu'après leurs relations avec les Anglais, puisqu'il n'est que la traduction de « Quakers » (*to quake*, trembler). Il serait très curieux qu'ils l'eussent porté plus tôt. On ne peut l'affirmer, mais ce n'est pas chose impossible.

(2) Rauzier, *op. laud.*, p. 35.

encore, à mesure que Court, reprenant la tradition de Calvin, travaillait à rétablir l'ordre et à restaurer le protestantisme.

Un de ces esprits indépendants fut Isaac Elzière, dont on avait conservé les discours, à Fontanès, jusqu'à ces dernières années.

On peut l'identifier avec Auzière, de Congénies, dont il est question dans quelques écrits (1). Auzière, le nom patois, devait être le plus fréquemment employé. Son histoire est peu connue, il dit lui-même qu'il est de Saint-Ambroix, mais il prêcha sûrement dans la Vaunage, c'est sans doute ce qui a fait penser qu'il était de Congénies. On ignore les dates de sa naissance et de sa mort; la seule indication de l'époque où il vécut est la date qu'il inscrit à la fin d'un de ses discours : 24 août 1742.

Ses écrits avaient été conservés, dans la maison où se tenaient, à cette époque, des réunions religieuses, et où, de nos jours, se réunissent les assemblées des Quakers; une Bible imprimée en 1657 et cachée dans un mur épais y fut découverte naguère.

Les manuscrits des discours d'Elzière n'ont ni orthographe, ni ponctuation; M. S. Ribard, qui en a publié quelques-uns en 1891, a comblé cette lacune; c'est d'après lui que nous en citons plusieurs fragments. (2)

« On appellera ce livre, dit Elzière, le flambeau de la justice, le livre des claires interprétations, le réveil des esprits endormis par le péché, la crème des Ecritures Saintes, l'épée de l'Esprit, les armes des fidèles croyants... — Le Saint Esprit est l'architecte des cieux, qui a déployé les trésors de ses lumières et de

(1) Voy. Dubois, *op. laud.* p. 142; Majolier-Alsop, *op. laud.*, p. 3.

(2) Ribard, *op. laud.*, p. 365 et ss.

ses connaissances spirituelles pour faire bâtir cet ouvrage, cet édifice par la main d'Isaac Elzière, natif du lieu de Saint-Ambroix, en Languedoc ».

Elzière a des visions du genre apocalyptique ; sa profession de foi est curieuse :

« Je m'appellè Isaac Elzière et je confesse devant Dieu et devant les hommes que je ne suis ni de la loi papiste, ni de la loi luthérienne, ni de la loi calviniste, ni d'aucune autre de ces différentes sectes, qui sont inventées et fabriquées par la philosophie des hommes comme ceux-là. Mais, je suis de la religion de Jésus-Christ et de ses prophètes et apôtres, et de tous ceux qui ont été revêtus du Saint-Esprit, par foi ou par prophétie comme étaient les prophètes et les apôtres et les fidèles croyants du temps passé ».

Elzière, poursuivi à cause de ses écrits et de ses prédications, se réfugie souvent à Fontanès ; lorsque les soldats approchent, il se cache dans un grenier à foin. Une fois, on va fouiller la maison, il s'échappe ; à peine arrivé dans un bois voisin, il se souvient qu'il a oublié d'emporter la vieille boîte qui contient ses discours ; craignant que leur découverte ne mette en danger ceux qui l'ont si souvent protégé, il tombe à genoux sous un arbre et demande à Dieu que ses papiers ne soient pas découverts ou que, s'ils le sont, on ne puisse rien y lire. Sa prière est exaucée ; les soldats qui le cherchent dans le foin du grenier trouvent ses manuscrits, mais disent : « Voilà du papier sur lequel on n'a encore rien écrit », et quittent la maison sans inquiéter personne. (1)

« Nous avons pu, dit Dubois, retrouver les traces du fanatisme camisard dans une secte dite des Gonfleurs, qui, pour ne ressembler en rien aux Multipliants, n'en exagéraient et n'en dénaturaient pas moins que ces

(1) Majolier-Alsop, *op. laud.* p. 4.

derniers, les traits de leur commun modèle, le vieil esprit prophétique encore si vivant sous les cadres réformés et les institutions restaurées des Eglises du désert. Le foyer principal de cette nouvelle doctrine était la Vaunage, particulièrement Nages et Générac. Ses plus zélés propagateurs furent Maroger de Nages, Auzière de Congénies et la veuve Chassefière de Générac. Le premier alla jusqu'à prétendre « qu'il est le Père éternel, qu'il serait roi et la veuve Chassefière reine ; que tous les prêtres ou ministres seraient damnés ou brûlés, etc.... » Ce dernier détail montre clairement combien l'esprit prophétique, exalté par l'antipathie déclarée dont il était l'objet de la part des pasteurs, s'était aigri et se prononçait contre eux....

« Il faudrait se garder de croire que la ruine de l'inspiration prophétique fût complète, et qu'aucun vestige n'en subsistât dans les Cévennes et le Bas-Languedoc. Elle s'y maintint au contraire, mais en s'y fractionnant de plus en plus. . . .

« On peut citer comme preuves de la persistance inébranlable de l'esprit prophétique dans le Midi de la France ces nombreux paysans de la Vaunage qui n'ont jamais cessé d'avoir des prophètes et d'être en proie à une exaltation extatique, dont les prédicateurs du Réveil ont su largement profiter, de nos jours, pour les entraîner dans leurs rangs » (1).

Dans une étude sur les premières années (1648-1710) de la société dite Société des Amis, M^{me} Hollond s'exprime ainsi : (2) « Plusieurs Amis des deux sexes pénétrèrent jusqu'en Hongrie, d'autres allèrent à Rome et à l'île de Malte où ils furent enfermés dans les prisons de l'Inquisition. Mais ces populations

(1) Dubois, *op. laud.*, p. 142 et ss.

(2) Hollond, *op. laud.*, p. 265.

n'étaient point préparées à recevoir une doctrine si peu en harmonie avec leurs mœurs religieuses. Si ces missionnaires eussent pu pénétrer jusqu'aux Cévennes, ils auraient trouvé là une population toute prête à s'unir à eux par les liens d'une haute spiritualité, mais, il faut supposer que le peu de sympathies qu'ils trouvèrent dans les quelques villes du nord de la France qu'ils visitèrent, et les obstacles qu'ils rencontrèrent chez les autorités catholiques les empêchèrent d'arriver jusqu'au midi de la France ».

Il est incontestable qu'il devait y avoir des différences entre les principes des Quakers et ceux des Prophètes que nous venons d'étudier. Mais, les uns et les autres avaient été poussés à un spiritualisme excessif et ils étaient tombés parfois dans les exagérations du mysticisme ou du fanatisme. Leur point de départ était semblable.

Parmi leurs doctrines, c'est celle de « l'enseignement du Saint-Esprit » et de son témoignage intérieur, qui occupait la place centrale. Les Quakers admettaient qu'il y a pour tous les hommes une « illumination par le Saint-Esprit » ; les disciples d'Elzière étaient peut-être plus exclusifs et prétendaient qu'eux seuls avaient reçu « l'esprit sans lequel on ne peut rien comprendre, ni être chrétien », mais, au fond, leur principe est le même.

On connaît les idées des Quakers sur la guerre. Un inspiré qui habitait surtout la Vaunage et que les Quakers français regardent comme l'un de leurs ancêtres spirituels, Daniel Raoul, exhortait ses frères persécutés à la résistance passive, comme l'avait fait Claude Brousson. Il empruntait à ce dernier sa comparaison de la colombe : la vraie Eglise doit être comme elle, douce, pacifique, débonnaire. (1) Ce que Brousson

(1) Piaux, *op. laud.*, tome VI, p. 189.

avait appliqué à l'Eglise romaine, il l'appliquait aussi aux protestants qui résistaient à main armée. (1)

Ce Daniel Raoul était né à Vagnas, dans la Basse-Ardèche, il ne savait ni lire ni écrire, mais, d'après Ant. Court, ses auditeurs trouvaient ses sermons bien supérieurs à son éducation.

Un de ses disciples, Flottier, son compagnon de chaîne et de supplice, écrivit, de la prison de Nîmes où ils étaient ensemble, une épître que Raoul adressait certainement aux protestants rebelles, pour les exhorter à la paix. Cette lettre et d'autres manuscrits attestant son origine, avaient été conservés jusqu'à nos jours dans la Vaunage ; ils ont malheureusement disparu, et ce n'est que d'après un livre anglais, écrit avant leur perte, que nous pouvons en citer un passage saillant :

« Nous savons parfaitement, mes chers frères, combien vous avez dû souffrir pour aller à la messe, et pour envoyer vos enfants à l'école de l'erreur. Nous savons comment les soldats vous assiègent, s'embusquent pour vous attendre et fondent sur vous, comme des loups sur des brebis, lorsque vous vous réunissez secrètement pour adorer Dieu ; nous n'ignorons pas que la perte de vos biens, les souffrances physiques, les chaînes, la prison, le gibet, la roue ont enfin poussé à bout votre patience et vous ont rempli de désespoir et de fureur. Nous comprenons combien il est dur, dans des épreuves prolongées et excessives comme les vôtres, de résister aux impulsions de votre nature violente, qui naissent, malgré nous, des profondeurs de nos cœurs et nous poussent à rendre le mal pour le mal. Mais souvenez-vous que vous êtes chrétiens, et que les prédicateurs de la parole de Dieu vous ont toujours montré et enseigné que les crimes de vos ennemis ne

(1) Tylor, *op. laud.* p. 113.

sont pas une justification des vôtres, car il est écrit : « Ne vous vengez pas vous-même, mais plutôt, laissez agir la colère. La vengeance est à moi, je le rendrai, dit le Seigneur ». Ces instructeurs vénérables nous ont enseigné que le mensonge et la fausseté sont illégitimes, que la fuite est la seule chose permise dans les persécutions, et que ceux qui persévèrent dans leurs souffrances jusqu'à la fin seront sauvés. On vous a ordonné, en s'appuyant sur Saint Paul, d'avoir un grand amour même pour vos ennemis. C'est là le vrai signe distinctif du chrétien. La charité est patiente et pleine de bonté, elle ne s'offense de rien, mais souffre tout et endure tout. Votre situation ne permet pas d'opposer la force à la force, ni la révolte à un pouvoir établi sur vous par Dieu. » (1)

Ce témoignage nous est précieux à un double titre.

Il nous prouve que tous les prophètes de la Vaunage n'excitaient pas au meurtre, comme Lucrèce la Vivarraise, ou comme ces jeunes gens de Vauvert, qui, voulant se venger du cruel baron de Saint-Cômes, faisaient dire à l'Esprit : « Certainement cet apostat doit être mis à mort ». (2) Il dut y avoir parmi ces illuminés et leurs disciples un parti, paisible, pacifique, observant scrupuleusement les préceptes de l'Écriture qui condamnent la haine et la violence. Tous ne pouvaient avoir oublié que ceux qui prendront l'épée périront par l'épée. La prédication de Raoul trouva certainement de l'écho parmi eux.

On pourrait croire que les Quakers anglais, désireux de trouver la plupart de leurs principes chez ceux qu'ils devaient former à leurs idées, ont exagéré en-

(1) Tylor, *op. laud.*, p. 110 et 111 ; l'auteur de ce livre y démontre avec évidence que cette lettre n'a pu avoir d'autre origine.

(2) Tylor, *op. laud.*, p. 90.

core cet accord de vues et de tendances pour rendre conformes à leurs doctrines le passé même de ceux qu'ils allaient adopter. De leur côté, les descendants des prophètes auraient pu contribuer à leur laisser l'illusion qu'ils pensaient comme les Quakers avant de les connaître. Nous reconnaitrons volontiers que les uns et les autres n'ont été que trop enclins à trouver entre eux un accord parfait. Mais cette épître de Raoul nous est un témoignage que les idées pacifiques avaient eu déjà leurs défenseurs dans la Vaunage. Des âmes pieuses et calmes y eurent certainement en horreur la guerre, même légitime. C'était là un germe qui ne demandait qu'à être fécondé ; il pouvait devenir un principe.

Quakers d'Angleterre et Gonfleurs de la Vaunage pouvaient donc se comprendre ; ils s'ignorèrent longtemps, car, comme le remarque M^{me} Hollond, dans l'article que nous avons cité plus haut, les circonstances ne permirent pas leur rapprochement. Il ne devait s'opérer qu'un peu plus tard.

Bien avant ce moment, nous voyons plusieurs de ces Gonfleurs devenir Quakers loin du pays qui les avait préparés à s'unir à la Société des Amis. L'un d'entre eux fut Jean Bénézet, de Calvisson, dont les biens furent confisqués, vers 1715, et qui dut se réfugier en Hollande. Il était le fils d'un de ces hommes pieux de la Vaunage ; un vieux registre manuscrit fait ainsi l'oraison funèbre de son père : « Ce fut un modèle de vertu et de pureté, il vécut toujours dans la crainte de Dieu ».

Après quelques mois passés à Rotterdam, Jean Bénézet arriva à Londres et devint membre de la Société des Amis (1).

(1) Son fils, Antoine Bénézet, est, avec Etienne de Grellet, l'un des Quakers d'origine française les plus connus. Bienfaiteur

Paul Codognan fut un autre de ces inspirés qui se firent Quakers en Angleterre. Son histoire est imparfaitement connue. « A la fin du siècle dernier, dit E. Frossard (1), Paul Codognan conçut le projet de formuler les croyances et les coutumes de la petite communauté. Il rédigea sur ce sujet un ouvrage qui se ressentait, dit-on, du manque d'éducation et de l'isolement dans lequel avait toujours vécu l'auteur. Celui-ci remplaçait le savoir par la persévérance, et comme l'impression des ouvrages religieux éprouvait encore quelque gêne en France, Paul Codognan partit, à pied, pour la Hollande. Ce fut là qu'il entendit pour la première fois parler des Quakers de l'Angleterre et de l'Amérique. Cette découverte et peut-être quelques justes critiques sur son ouvrage le dissuadèrent de le publier, et plus tard il se rendit en Angleterre où il se mit en relation avec John Eliott, homme distingué de la Société des Amis ».

Le moment était donc venu où la Société des Amis allait connaître la petite secte de la Vaunage.

Celle-ci — nous l'avons vu, en esquisant son histoire de 1702 aux environs de 1780 — est maintenant prête à bien accueillir les principes des Quakers. Elzère n'aurait-il pas approuvé leur plus grand théologien, qui, cent ans auparavant, avait écrit : « Personne n'ose affirmer qu'on ne peut parvenir à la connaissance de Dieu et au salut par la révélation intérieure de l'Esprit et sans le secours des autres moyens extérieurs » (2).

de l'humanité, il fut d'une humilité parfaite. Le premier, aux Etats-Unis, il eut l'idée de donner la liberté à ses esclaves nègres et de s'élever contre l'abominable trafic des Africains. Il mourut à Philadelphie, en 1784.

(1) *Op. laud.*, p. 138.

(2) *Neque audet quis affirmare quod nemo ad scientiam Dei et salutem perveniat interna revelatione Spiritus absque aliis illis externis modis.* (Robert Barclay, *Apologie*, prop. 2, § 3).

CHAPITRE II

Premières relations des Inspirés avec les Quakers anglais.

Il n'y a pas eu de Quakers en France ailleurs que dans le Midi.

« Quelques années avant la Révolution, dit l'abbé Grégoire (1), plusieurs familles de Quakers, habiles dans la pêche de la baleine, étaient venues s'établir à Dunkerque, sur l'invitation du gouvernement français qui voulait donner de l'activité à ce genre d'industrie.

« En 1791, une députation d'entr'eux, chapeau sur la tête, se présenta à la barre de l'Assemblée constituante, et demanda qu'il leur fût permis de continuer à suivre leurs usages religieux, surtout d'être dispensés du serment et de la profession des armes.

« C'était sous la présidence de Mirabeau qui, dans sa réponse affectueuse, fit cependant une dépense inutile d'éloquence et de raisonnements pour leur prouver que l'usage des armes ne blesse pas la conscience, lorsqu'il s'agit de défendre la liberté. Des difficultés étant survenues relativement aux privilèges qu'ils demandaient pour la vente de leurs huiles de baleine, ils quittèrent Dunkerque, et peut-être ne trouverait-on pas une famille de leur secte dans tout le nord de la France. Une société de Quakers anglais s'était propo-

(1). *Op. laud.*, 2^e éd., t. II, p. 419.

sée, en 1791, d'acquérir le domaine de Chambord pour y établir des manufactures qui, dans ces contrées, auraient vivifié l'industrie et répandu l'aisance. La guerre survenue entre les deux nations fit échouer ce projet ».

Rabaut-Saint-Etienne pensait que les Quakers du Midi de la France étaient un reste des fanatiques des Cévennes; Boissy-d'Anglas était d'un avis contraire (1).

L'abbé Grégoire, qui rapporte ces deux témoignages, ne dit pas s'il les recueillit à la même époque. On peut supposer que non. Rabaut-Saint-Etienne fut exécuté à Paris, en 1793. Ce serait donc, en tout cas, peu après la transformation des Inspirés en Quakers qu'il aurait exprimé ainsi son opinion à l'abbé Grégoire. Pasteur à Nîmes depuis 1765, il était bien placé pour connaître les Inspirés. Il vint à Paris, en 1786, précisément au moment où les Quakers d'Angleterre entraient en relation avec leurs frères de la Vaunage. C'est sans doute à cette époque, ou peu après, qu'il rencontra l'abbé Grégoire; tous deux siégèrent comme députés à l'Assemblée nationale de 1789. Son affirmation, la plus ancienne que nous ayons, nous est donc très précieuse.

Le témoignage de Boissy-d'Anglas (2) peut être de beaucoup postérieur à celui de son ami Rabaut. Plus jeune que lui, il mourut en 1826. Il est possible qu'à l'époque où il parlait à l'abbé Grégoire des Quakers de France — peut-être au commencement de ce siècle — il était déjà difficile de reconnaître en eux les fils des Inspirés, tant leur transformation avait été rapide; leur

(1) Grégoire, *op. laud.*, 2^e éd., t. II, p. 120.

(2) Nous ne pensons pas que Grégoire veuille parler de Boissy-d'Anglas fils (1783-1864), député ministériel sous Louis-Philippe. S'agirait-il de celui-là que notre hypothèse n'en serait aucunement infirmée.

forme nouvelle pouvait laisser croire qu'ils avaient tout reçu de l'Angleterre.

Nous avons vu, en effet, que la Vaunage avait toujours été un terrain favorable aux idées nouvelles, elle était particulièrement préparée à recevoir celles des Quakers.

En 1783, la paix de Versailles mit fin à la guerre de l'Indépendance et dès lors recommencèrent les relations entre la France et l'Angleterre.

Environ un an après, la « *Gazette de France* » et d'autres journaux après elle annoncèrent la nouvelle suivante :

« Les principes de paix et d'union qui caractérisent la Société des Quakers, leur défendent de prendre part aux guerres et leur interdisent tous les profits dont elles peuvent être la source. L'un d'eux, intéressé dans divers bâtimens que ses associés, au commencement des dernières hostilités, jugèrent à propos d'armer en course, malgré ses représentations et son opposition, désirant restituer aux véritables propriétaires la part qu'il a eue au produit des prises faites par ces bâtimens, a envoyé pour cet effet son fils en France et fait publier l'avis suivant : « Les personnes intéressées comme propriétaires ou assureurs dans les vaisseaux l'*Aimable Françoise*, capitaine Etienne Clémenceau, de Bordeaux, l'*Assurance*, du Havre-de-Grâce, capitaine Jean-François Quentin, pris au commencement de la dernière guerre ; le premier dans son trajet de la Guadeloupe à Bordeaux vers la fin de 1778, par le *Greyhound*, Lettre de marque, capitaine Richard John, de Saint-Yves, et amené à Falmouth, dans le comté de Cornouailles en Angleterre ; le second, dans son passage de la Martinique au Havre, par les Lettres de marque le *Brillant*, capitaine Henri Jane, et le *Dolphin*, capitaine François Ford, tous deux du port de Saint-Yves, et amené à Fowey, dans le même comté ;

tous ceux enfin qui se trouvent intéressés sous les mêmes rapports dans lesdits vaisseaux ou tous autres pris par lesdites Lettres de marque, peuvent s'adresser au Docteur Edouard Long Fox, hôtel d'York, rue Jacob à Paris, lui faire connaître leurs noms, leurs demeures, leurs droits, et il leur donnera quelque satisfaction à ce sujet ». (1)

Ceux qui désespéraient de jamais recouvrer ce que la guerre leur avait fait perdre donnèrent à cet avertissement une grande publicité, pour faire connaître à tous « ce trait de générosité et d'équité qui fait honneur à la Société des Quakers ».

La diffusion de cet admirable exemple de probité eut un résultat très imprévu. Edouard Long Fox regut, en avril 1785, une lettre ainsi adressée : « Les Quakers de Congénies-Calvisson au vertueux Fox ».

« Ceux qui l'écrivaient se représentaient comme un petit troupeau d'environ cent personnes; ils exprimaient la joie qu'ils avaient eue en apprenant les efforts faits par Fox pour accomplir les commandements du Christ. Eux aussi étaient opposés à la guerre par principe chrétien, c'est pour cela qu'ils étaient haïs et méprisés par leurs concitoyens, tant catholiques que protestants. Ils condamnaient surtout les guerres entreprises autrefois par ces derniers, pour conserver leurs libertés religieuses. « C'était une affreuse rébellion contre la volonté divine ». Cette lettre était signée de cinq noms dont la plupart sont encore portés par des membres de la communauté de Congénies ». (2)

Le docteur Fox et Thomas Bland, un Ami, qui était avec lui à Paris, répondirent, à cette lettre, le 14 juin; ils désiraient avoir d'autres détails sur la situation re-

(1) *Gazette de France* du vendredi 25 février 1785.

(2) Tylor, *op. laud.*, p. 444. (L'un des signataires de cette lettre était Louis-Antoine Majolier, né en 1764).

ligieuse de la petite société. Celle-ci chargea un de ses membres, Jean de Marsillac, de porter sa réponse à ses « frères et fidèles amis, les vrais chrétiens ou Quakers d'Angleterre, à Londres ». Jean de Marsillac la remit, dans les premiers jours de décembre, à John Eliott qui la traduisit (1). Deux réunions de Quakers en entendirent la lecture et donnèrent à Jean de Marsillac l'assurance de leurs sympathies pour les « Amis de France », auxquels ils adressaient une épître affectueuse.

Dès qu'il fut revenu dans la Vaunage, de Marsillac s'occupa activement d'organiser la petite communauté. Elle se composait alors d'environ 200 membres, un manuscrit du temps en compte même jusqu'à 280, « la plupart résidant à Congénies ». Elle eut plusieurs prédicateurs qui allaient tenir des réunions jusqu'à Saint-Gilles et jusqu'à Lédignan ; ils ne recevaient aucun traitement, pour imiter peut-être en cela les Quakers d'Angleterre.

On a un témoignage de cette époque dans une lettre que James Ireland, voyageant alors dans le Midi, écrivit à Matthew Wright, de Bristol, en avril 1787 (2). L'auteur y raconte que les protestants se moquent de ces Gonfleurs, mais que, de l'avis du curé, ils ont fait depuis trois ans plus de progrès dans la voie de la Réforme qu'ils n'en avaient fait depuis de longues années. Ils refusent de décorer leurs maisons pour les processions du Saint-Sacrement, préférant payer l'amende à laquelle on les condamne. Il leur est permis de prêter serment sans jurer.

C'est seulement en 1788 que plusieurs Amis d'Angleterre et d'Amérique vinrent à Congénies ; ils y

(1) Elle était datée de Congénies, 4 octobre 1785.

(2) Tylor, *Op. laud.*, p. 446.

arrivèrent le 23 mai (1). Tous les témoignages s'accordent sur ce point. Le 26 mai la petite communauté des Gonfleurs devenait celle des Quakers français. Un vieux registre en fait foi ; nous y avons lu ceci :

« Communion et société chrétienne sous nom d'Amis connus sous dénomination de Trembleurs. Fait le 26 du cinquième mois 1788 :

Le 26 du 5^e mois 1788, il s'est trouvé exister au lieu de Congénies et autres lieux circonvoisins les familles ci-après dénommées, réunies en société religieuse, en adoration spirituelle et en communion intérieure sous l'attente de la divine assistance du Seigneur et Sauveur Jésus-Christ ». On y trouve ensuite l'énumération des membres qui composent les familles Bénézet, Brun, Majolier, Rabinel, etc.

Telle est l'histoire, la plus généralement admise, des premières relations entre les Gonfleurs de la Vaunage et les Quakers anglais (2). Est-elle vraiment aussi simple ? Ne pouvons-nous pas la compléter ?

Une lettre, datée de 1759, et parlant déjà des « Quakers de Nages », nous a longtemps embarrassé et empêché d'admettre que les Inspirés n'aient pas connu l'existence des Quakers anglais avant la fin du siècle dernier. Nous la trouvons dans la correspondance de Simon Lombard (1739-1818), alors jeune proposant, qui « tint le Désert pendant sept ans », et devint plus tard pasteur à Uzès. Il écrit de Mauguio, le 20 juillet 1759, à « son ami Perrier », un tout jeune étudiant comme lui :

(1) Il est certain que c'est la première fois que des Quakers paraissent dans la Vaunage. C'est une erreur de croire, comme quelques-uns, que ces Quakers découvrirent *par hasard* la petite secte.

(2) V. Grellet, *op. laud.* p. 51 ; Majolier-Alsop, *op. laud.*, p. 5 ; Fry, *op. laud.*, p. 424. C'est aussi la tradition orale.

« Je te sais bon gré, mon très cher frère, de la lettre que tu m'as écrite ; elle m'a fait éprouver le plus doux plaisir. Les *Quakers de Nages, de Langlade et de Calvisson* ne sont pas plus attachés à leur secte que ceux de Vauvert et de Saint-Gilles : il n'y a pas moyen de les ramener. Quelle ignorance ! quel entêtement ! Te souviens-tu de ce propos de ta vieille tante : qu'on aurait plutôt blanchi la tête d'un âne noir, que de changer la sienne, quant à ses opinions ? Te souviens-tu aussi de ce prophète baignolet, qui nous disait chez M. Fourmaud, qu'il savait toutes les langues sans les avoir apprises ? La prophétesse de Vauvert ne s'attribue que l'esprit de révélation. Fille de mère, elle entend bien son métier, car elle ne manque de rien. L'envie me prit une fois de l'entendre prophétiser. Je m'adressai à l'une de mes voisines chez qui l'inspirée rendait ses oracles. Elle me dit que j'étais un profane et qu'on ne permettrait pas que j'assistasse à leur dévotion. « Eh bien ! lui dis-je, je me tiendrai caché dans votre chambre de derrière où je pourrai entendre tout ». Je me garderai bien de t'exposer à cela, misérable ». — « Pourquoi ? » — « Sais-tu pas que par l'Esprit tu serais découvert, et que Sapte viendrait t'accabler de coups de bâton, car les femmes inspirées sont plus fortes qu'aucun homme ! »

« De ce côté-ci point de gens de cette clique » etc. (1).

Ici, Charles Dardier, qui publia, en 1893, les lettres de Simon Lombard, met en note : « Ce jugement, par trop sommaire, porté contre les frères Moraves vulgairement appelés Quakers, nous paraît sévère ». Cette confusion nous a autorisé à nous demander si, dans cette lettre, Charles Dardier n'aurait pas traduit par « Quakers » un nom patois sous lequel le jeune

(1) Dardier, *op. laud.*, p. 34 et ss.

pasteur du désert aurait désigné les Inspirés de la Vaunage.

Nous avons appris (1) que le texte des lettres de Simon Lombard avait été publié sans aucune correction ; mais les lettres que nous avons ne sont pas les lettres originales, elles n'en sont qu'une copie, faite par leur auteur lui-même, qui, vers 1810, réunit, en un petit recueil, quelques-unes de ses lettres de jeunesse. Nous nous doutions, en effet, qu'elles avaient dû être remaniées ; il est plus intéressant de savoir que c'est par leur auteur. Leur style n'est guère celui que pouvait avoir, à cette époque, un jeune homme de 20 ans, dont la maladie avait interrompu les études de 10 à 16 ans, et qui, à 17 ans, vivait déjà de la vie si active et si mouvementée des pasteurs du désert. On comprend qu'à 71 ans, pour laisser aux siens un souvenir de ses premières années de ministère, il ait revu ses lettres et les ait corrigées. Le mot qu'il a très probablement remplacé alors par celui de Quakers devait être peu flatteur pour les Inspirés et sans doute difficile à comprendre pour les lecteurs d'après 1810 ; peut-être était-ce l'un de ces noms patois qu'on donnait aux Gonfleurs.

Il semble difficile d'admettre que Simon Lombard, en 1759, ait remarqué seul l'analogie qu'il y avait déjà entre les Inspirés de la Vaunage et les Quakers ; il aurait dû, dans ce cas, expliquer ce nom anglais à son ami Perrier, encore jeune et peu instruit, et lui dire pourquoi il nommait ainsi ces sectaires. D'ailleurs, Simon Lombard connaissait-il seulement l'existence de Quakers en Angleterre ? Il n'avait pas encore fait

(1) Nous exprimons ici toute notre respectueuse reconnaissance à M. Lombard-Dumas, membre de l'Académie de Nîmes, qui, avec la plus grande obligeance, nous a fourni de précieuses indications sur les lettres de son bisaïeul.

les études qu'il devait faire plus tard à l'Académie de Lausanne.

En 1810, le vieux pasteur du désert savait certainement ce qu'étaient devenus les derniers prophètes de la Vaunage. Il les appelle Quakers. N'est-ce pas là précisément une confirmation que ces Quakers étaient bien les descendants des Inspirés qu'il avait connus ? Nous aurions là l'indication que Simon Lombard, un des témoins de cette évolution, partageait l'avis de son illustre ami Rabaut-Saint-Etienne.

Il est donc bien peu vraisemblable qu'il y ait eu en France des Quakers, connus sous ce nom, avant la date que nous avons admise plus haut. Les écrits de Voltaire (1), où il est si souvent question des Quakers, ne font jamais aucune allusion à des Quakers vivant en France. Le grand écrivain qui les admirait tant et aurait voulu aller mourir en Pensylvanie, s'il n'eût fallu traverser la mer, aurait bien dit un mot de ceux de France, s'ils eussent existé sous ce nom.

Cependant, ce qui est incontestable aussi, c'est que les Gonfleurs de la Vaunage avaient entendu parler des Quakers anglais avant l'avertissement publié, dans la *Gazette de France*, par le D^r Long Fox, c'est-à-dire avant 1785. Mais, ce n'est certainement qu'à partir de ce moment que les Anglais se sont occupés de la petite secte, et lui ont donné leur organisation.

Les prophètes que nous avons vus à Londres, en 1706, et que les Quakers n'hésitèrent pas « à défendre contre la soupçonneuse orthodoxie de l'Eglise anglicane et la railleuse incrédulité des déistes » (2) ne revinrent pas en France, et leurs frères de la Vaunage n'entendirent, sans doute, plus parler d'eux.

De même, Jean Bénézet, de Calvisson, que la per-

(1) Mort en 1778.

(2) Dubois, *op. laud.*, p. 100.

sécution avait chassé de son pays, dut se garder d'y revenir, et son fils Antoine, qui devint un quaker célèbre, ne songea pas à entrer en relation avec ses compatriotes qu'il ne connaissait pas ; il n'avait que deux ans quand il quitta la France, et à 18 ans il était déjà établi à Philadelphie.

Mais, ce Paul Codognan, de Congénies, qui vint à Londres, vers la fin du siècle dernier, retourna dans la Vaunage. Nous avons vu qu'en Hollande, où il apprit l'existence des Quakers, — il n'avait donc jamais entendu parler d'eux auparavant — on l'avait dissuadé de publier les manuscrits qu'il apportait. Suivant les uns (1) c'étaient ses œuvres, suivant d'autres (2) les écrits d'Elzière ; on pourrait penser que c'étaient à la fois les uns et les autres, si l'on ne savait qu'il était fort ignorant et n'avait peut-être jamais écrit. Quoi qu'il en soit, il assista, à Londres, en 1769, à plusieurs meetings des Amis. Malheureusement le pauvre homme passa presque inaperçu. Non seulement il ignorait l'anglais, mais il connaissait à peine le français ; il ne parlait que son patois de la Provence. Il fut cependant présenté à John Eliott, et il dut garder un bon souvenir de l'accueil que lui firent les Quakers, car, seize ans plus tard, dans la lettre que Jean de Marsillac fut chargé de porter à Londres, les Gonfleurs de la Vaunage remerciaient les Amis de leur bonté envers Paul Codognan. Il reprit donc sa route vers Congénies, et refit à pied presque tout ce long voyage. Sa visite paraissait fort peu utile (*of little use*), mais il emportait avec lui, précieusement dissimulés sous sa chemise, deux livres traduits en français qu'on lui avait donnés à Londres : « *Point de croix, point de couronne* », de William Penn, et « *Origine et dévelop-*

(1) Frossard, *op. laud.* p. 138.

(2) Majolier-Alsop, *op. laud.*, p. 5.

pement de la Société des Quakers ». Si, incompris et timide, il n'avait pas su parler de ses frères et intéresser à leur sort les Amis de Londres, il apportait, du moins, à Congénies, les premiers livres quakers. Ces écrits, dont le premier est surtout un livre d'édification religieuse, ne pouvaient pas encore opérer la transformation qui aura lieu environ vingt ans plus tard, mais, dans une certaine mesure, ils la préparaient.

Un autre précurseur des Amis, qui fit beaucoup pour l'organisation de la petite communauté, avant 1788, fut ce Jean de Marsillac dont il a déjà été question. On ne sait que peu de chose sur sa vie. Il connaissait l'existence de la Société des Amis avant d'être délégué à Londres par ses compatriotes. Sa famille qui était calviniste avait été ennoblie pour de hauts faits de guerre, et elle le destinait à la carrière militaire. Tout jeune encore il entendit parler des Quakers par le comte d'Essen, et d'une façon tellement élogieuse qu'il eut, dès lors, un très vif désir de mieux les connaître. Après bien des recherches, il finit par se procurer l'*Apologie* de Robert Barclay dont l'*Encyclopédie* lui avait révélé l'existence. Il comprit combien la guerre est chose inique, et en 1777 il abandonna l'armée. Comment et pourquoi vint-il se fixer à Congénies vers 1783 ? C'est ce que nous n'avons pu déterminer. Peut-être sa famille était-elle originaire des environs. Ce qui est certain, c'est qu'il dut se trouver en communion d'idées avec les Gonfleurs de la Vaunage, et, depuis lors, il demeura avec eux (1).

Son instruction et son éducation supérieures lui donnèrent une grande influence sur ceux qui l'entouraient. Il leur parla certainement des Quakers et

(1) Jusqu'en 1788 seulement. Il revint ensuite à Congénies en 1789 ; nous ignorons s'il y fit encore un long séjour.

de leurs principes et leur apprit ce que les livres de Paul Codognan ne contenaient pas. Lorsque, en 1785, la petite communauté eut connaissance de l'avertissement publié par Long Fox, il était tout désigné pour aller à Londres parler au nom de ses frères. Nous avons vu qu'il fut plus heureux que Paul Codognan. Il gagna les sympathies de la Société des Amis qui envoya bientôt ses premiers missionnaires.

La tâche de ces missionnaires sera donc singulièrement facile, puisque leur cause est depuis longtemps gagnée. Mais, faire des prosélytes est loin d'être leur seul but, les Quakers ne peuvent avoir cette mesquine préoccupation, leur unique désir est d'annoncer l'Evangile. Ils savent qu'ils ont, dans ce coin de France, un terrain bien préparé, ils s'estimeront heureux de faire à Jésus-Christ d'autres disciples.

CHAPITRE III.

Les Quakers français.

En 1788 arrivèrent donc à Congénies plusieurs Quakers d'Angleterre et d'Amérique: George et Sarah Dilwyn, Mary Dudley, Robert et Sarah Grubb, John Elliott, de Londres, et Adey Bellamy. Ils furent accueillis avec une bonté qui les toucha jusqu'aux larmes. Tout le village était en émoi. Sarah Grubb, dans son journal, publié en 1796, parle de cette réception si aimable. (1) Même des personnes qui ne faisaient pas partie de la petite secte les reçurent et les logèrent. Ils eurent des réunions avec leurs nouveaux frères, et, nous l'avons vu, le 26 mai 1788, c'est-à-dire quelques jours après leur arrivée, la petite communauté devint un groupe de la Société des Amis. Ils passèrent là deux semaines, visitant les villages environnants: Calvinsson, Fontanès, Codognan, Saint-Gilles, etc... Un de leurs guides préférés fut un jeune homme intelligent et pieux, Louis Antoine Majolier, de Calvinsson; il était plus instruit que ses compatriotes et nous aurons à parler de son œuvre à Congénies.

En répandant les livres quakers et en initiant aux nouveaux principes les membres de la petite secte, les Amis connurent mieux son passé. Ils trouvèrent très mal que les assemblées eussent toujours eu lieu les

(1) Grubb, *op. laud.*, p. 164.

portes fermées, et ils en tinrent auxquelles tout le monde fut invité ; catholiques et protestants s'y rendirent nombreux.

Pouvait-on reprocher aux Gonfleurs d'avoir tenu leurs réunions secrètes ? L'Edit de Tolérance venait à peine d'être enregistré par le Parlement (27 janvier 1788), il n'accordait même pas le culte public aux protestants, et, on sait ce qui l'avait précédé... Jusqu'alors les membres de la petite secte avaient fait bénir leurs mariages par les curés et baptiser leurs enfants à l'église. Nous en avons de nombreux exemples. Comme pour beaucoup de protestants, ces actes n'étaient à leurs yeux que des actes civils. Leur crainte les faisait se soumettre aux dures lois.

Ils gardaient le silence dans leurs réunions, s'excitaient à l'inspiration par des soupirs, des larmes, faisaient des citations de l'Ecriture Sainte qu'ils répétaient d'une voix monotone. En général, ils n'attachaient pas un sens prophétique au mot inspiration, « ils entendaient par là les mouvements intérieurs de la grâce ». Parfois, tout le temps de la réunion s'écoulait en un silence ininterrompu. Ils avaient des assemblées mensuelles où ils s'occupaient de leurs frères pauvres et de la conduite de chaque membre.

Une lettre, écrite par Mary Dudley, pendant les quelques jours qu'elle passa à Congénies, marque l'étonnement qu'éprouvèrent les Quakers en assistant au culte de leurs nouveaux amis pour la première fois. Ils ne s'attendaient pas à ce qu'il eût une si grande analogie avec le leur (1).

Les Quakers anglais demandèrent cependant quelques réformes à leurs adhérents. Ils leur recommandèrent de ne point se découvrir pour saluer, de tutoyer tout le monde et de porter des vêtements de couleur

(1) Majolier-Alsop, *op. laud.*, p. 8.

sombre. Dociles à ces leçons, les Quakers de France se coiffèrent comme ces étrangers; les hommes se vêtirent de brun, les femmes renoncèrent aux parures et aux dentelles et s'habillèrent de violet. Ils prirent aussi l'habitude du tutoiement; toutefois, quelques-uns se permirent des exceptions à l'égard de personnes considérables qui n'étaient pas de leur secte, mais, en agissant ainsi, ils avaient l'air très gênés. Quand vint la Révolution, plusieurs d'entre eux refusèrent de prendre les armes; ils faisaient les patrouilles avec des bâtons.

Cette première visite des Quakers anglais avait donc produit une impression profonde (1); elle devait laisser bien des souvenirs. Le départ des Amis fut une véritable affliction. Ils ne regrettaient qu'une chose, c'est de n'avoir pu converser facilement avec leurs frères de France. Ceux-ci, disaient-ils, ne parlaient guère que leur patois et comprenaient imparfaitement le français; il est certain qu'on était alors très ignorant, mais il se pourrait aussi que le français parlé par les Anglais fût assez difficile à entendre. Heureusement, une école allait être fondée, et c'est là un des premiers bienfaits des Quakers. Ils devaient aussi créer, peu après, une sorte d'Ecole du Dimanche, la première à Congénies.

C'est à son retour d'Angleterre, en 1791, (2) que Louis Antoine Majolier ouvrit une école à Congénies; il était allé à Londres compléter son instruction sur les principes des Quakers. Antoine Majolier est une des figures intéressantes et sympathiques de la petite société. Il avait vingt ans quand il signa la lettre adres-

(1) Un historien catholique dit que c'est à partir de ce moment que Congénies semble être devenu « la terre classique du libre examen ».

(2) Le 9 mai, il assiste, à Warborough, à un meeting des Amis. Voy. Crowley, *op. laud.*, p. 8.

sée par celle-ci au vertueux Fox. Ses études de droit l'avaient préparé à devenir notaire, il ne le fut pas, parce qu'il ne voulut jamais consentir à épouser une catholique, la fille de son maître, qui l'aurait cependant enrichi d'une importante étude.

Bientôt après eut lieu son mariage avec Marie Brun, de Fontanès, dont la famille était, comme la sienne, une des plus anciennes et des plus fidèles de la petite société de la Vaunage. Il devint lui-même, un des membres les plus influents de la communauté, et, pendant 54 ans, donnant l'exemple d'une piété et d'une honnêteté remarquables, il prêcha l'Évangile à ses frères. Mais l'œuvre à laquelle il se consacra plus particulièrement fut l'éducation et l'instruction des enfants de ses coreligionnaires.

Congénies était devenu le centre de la petite société des Quakers, c'est là qu'ils étaient de beaucoup les plus nombreux, c'est aussi là que va bientôt s'élever son temple. Majolier y aura son école et pendant un demi-siècle il recevra les Quakers d'Angleterre, avec une bonté dont tous leurs mémoires font l'éloge ; après lui, sa maison sera encore longtemps hospitalière aux Amis.

Il instruisit également les enfants des autres protestants ; chaque élève payait seulement « cinq sous par mois », il en vint de très loin et pour ces derniers on organisa un internat. Cette école eut une très heureuse influence ; elle a duré jusqu'au milieu de ce siècle. Majolier n'eut pas, tout d'abord, tous les encouragements qu'il méritait ; il eut à lutter contre bien des préjugés qui l'eussent découragé sans la conviction qu'il avait de faire une œuvre utile et sans l'aide des Quakers d'Angleterre auxquels il écrivait souvent.

Il en recevait de longues lettres destinées à l'édification de ses frères. Nous en avons retrouvé une, adressée par un Ami de Londres « A la petite société

des Amis de Congénies et des environs qui croient aux enseignements spirituels du Seigneur et Sauveur Jésus-Christ », et qui s'intitule ainsi : « Quelques réflexions qui m'ont été suggérées dans mes méditations silencieuses sur le sujet pernicieux de la médisance ou diffamation ».

Déjà, les Quakers français ne font plus bénir leurs mariages par le prêtre, ils les célèbrent dans leurs assemblées. Nous en avons un exemple daté du 26 janvier 1790. C'est le mariage de Jean Bénézet, de Congénies, et de Marie Blatière, de Mus. L'acte semble indiquer qu'il ne fut pas le premier : « Ainsi qu'il est pratiqué par nous, le peuple chrétien assemblé sous le nom d'Amis et connus sous la dénomination de Trembleurs, etc... » Le marié, Jean Bénézet, s'était déjà présenté, le 6 septembre 1789, à une assemblée mensuelle des Quakers et avait fait connaître son désir d'épouser Marie Blatière « moyennant la volonté divine et l'agrément de ladite assemblée ». On fit une enquête pour « s'informer si l'une et l'autre des parties s'étaient comportées honnêtement et religieusement » ; comme elle fut favorable, et après délibération, « on admit lesdites parties au fait de leur mariage ». En présence de leurs parents et de presque tous les membres de la société, Jean Bénézet et Marie Blatière « ont solennisé leur union indissoluble ». Ils se tenaient par la main ; l'un promit à l'autre, « avec l'assistance de Dieu, de l'aimer toute sa vie, de lui garder la fidélité et la bienveillance dans cette union, jusqu'à ce que la mort les sépare ».

Antoine Majolier était l'un des signataires de cet acte de mariage. Il fut longtemps le secrétaire de la petite communauté, et grâce à lui, bien des renseignements précieux ont été conservés.

En 1797, les Trembleurs reçurent la visite de William Savery et de David Sands, qui restèrent plusieurs

semaines chez Majolier. Ils visitèrent tous les environs de Congénies et admirèrent beaucoup le pays. Ils tinrent une assemblée le 21 mars. Dans son journal, W. Savery rapporte le témoignage d'un vieillard, Pierre Rabinel, qui se souvenait très bien que leur petite secte existait déjà depuis plus de soixante ans (1).

Les Quakers de Congénies eurent à plusieurs reprises la visite d'Etienne de Grellet. Le célèbre quaker arriva pour la première fois dans la Vaunage, le 10 septembre 1807. On sait qu'il était d'origine française, mais c'est en Amérique qu'il se convertit et devint quaker. Sa vie se passa à faire le bien, il fut un de ces Quakers « malades d'amour de l'humanité ». Il ne perdit pas un instant à Congénies, et s'occupa activement du petit troupeau, visitant chaque famille et tenant des réunions où catholiques et protestants étaient invités. Le 6 octobre, il écrit : « Me proposant de quitter demain Congénies, j'ai passé la journée en visites d'adieux, et ce soir j'ai réuni le petit troupeau du village. Nous étions tous sous un sentiment de tristesse et en même temps de reconnaissance pour le Seigneur ; prosternés devant notre bien-aimé Rédempteur, nous le bénissions de nous avoir accordé jusqu'à la fin la grâce de nous sentir entourés de son amour. La séparation est pénible pour quelques-uns d'entre nous ; je suis surtout affligé de quitter plusieurs jeunes frères, chez lesquels la parole du Seigneur semble avoir opéré un sérieux travail. Que Dieu donne l'accroissement à ces jeunes plantes et leur fasse porter des fruits pour sa gloire ! » (2)

Etienne de Grellet revint à Congénies le 25 septembre 1813. Il réunit de nombreuses et touchantes assemblées, les larmes coulaient des yeux de tous ses audi-

(1) Savery, *op. laud.*, p. 196.

(2) Grellet, *op. laud.*, p. 56.

teurs. Accompagné de Majolier, il alla jusqu'à Saint-Hippolyte. A Nîmes, il parla d'une façon si saisissante devant un auditoire convoqué par un pieux morave, que des gendarmes envoyés par le préfet pour l'arrêter, n'osaient plus s'acquitter de leur mission. Le préfet, mieux informé, n'inquiéta pas l'infatigable prédicateur (1).

Vers 1814, un Ami, Evan Rees, passa plusieurs mois à Congénies, chez Majolier. Il donna quelques leçons d'anglais aux jeunes fils de son hôte et s'occupa de l'école avec un vif intérêt.

L'année suivante amena d'autres visiteurs : Elisabeth Coggeshall, Sarah Hustler, Benjamin Seebohm et Joseph Marriage. Ce dernier devait devenir un correspondant assidu de Majolier. Ils étaient accompagnés d'un Ami qui demeurait à Marseille et venait voir souvent les Trembleurs de Congénies : J. S. Mollet ; il servait d'interprète aux Anglais.

Peu après leur départ, d'autres Quakers arrivent : A. R. Barclay et sa cousine Priscilla Gurney, une jeune sœur d'Elisabeth Fry. Cette jeune fille parla en français dans plusieurs assemblées et ses paroles produisirent une grande impression.

Environ deux ans plus tard, en 1817, William Allen accompagne à Congénies Hannah Field, Elisabeth Barker, Josiah Forster et Daniel Hanbury. W. Allen s'occupa de la petite école et la réorganisa. Il emmena avec lui, à Londres, une des filles de Majolier, la jeune Christine. Elle reçut en Angleterre une excellente instruction qui devait la préparer à l'œuvre missionnaire à laquelle elle collabora. Ses « *Mémoires* » expriment la joie qu'elle éprouvait à chacune de ses visites à la maison paternelle, car la plus grande partie de sa vie s'écoula en Angleterre. Elle fit de nom-

(1) Grellet, *op. laud.*, p. 111 et ss.

breux voyages en France, en Italie, en Suisse ; elle interprétait les Amis qui l'accompagnaient. Elle épousa, en 1847, « un ministre de l'Evangile dans la Société des Quakers », Robert Alsop.

Le 17 février 1820, Etienne de Grellet arrive à Congénies pour la troisième fois. Ce devait être la dernière. Il écrit de là : « J'ai tenu plusieurs assemblées avec ces frères, et j'ai assisté à leur meeting pour la discipline, auquel s'étaient rendus des Amis de divers endroits. Ces réunions ont été abondamment bénies ; les enfants même semblaient sentir l'influence du Seigneur. J'ai présidé aussi plusieurs assemblées publiques. Dans l'intervalle des meetings, je me suis occupé à visiter toutes les familles qui partagent nos convictions » (1).

Plusieurs autres Amis étaient à Congénies vers la même époque ; quelques-uns d'entre eux y demeurèrent même plusieurs mois.

Les visites aux Trembleurs se succédaient ainsi, fréquentes. En 1824, nous voyons arriver à Congénies Samuel Capper et Robert Fowler. Ils virent chez eux la plupart des Amis, et tinrent de nombreuses réunions publiques. On les entoura beaucoup et le jour de leur départ tout le monde pleurait. Ils arrivèrent à Paris le 19 août et eurent une entrevue de deux heures avec l'abbé Grégoire qui les reçut très aimablement (2).

Nous avons très probablement un écho de leurs impressions dans ce que Grégoire écrit quatre ans plus tard sur les Quakers français. L'historien des « Sectes religieuses » ne parle pas des Quakers de France, dans la première édition de son ouvrage, parue en 1814, et il donne sur eux une foule de détails

(1) Grellet, *op. laud.*, p. 326.

(2) Capper, *op. laud.*, p. 21.

dans l'édition de 1828. Ne les tenait-il pas des visiteurs qu'il reçut en 1824 ?

Il raconte que la doctrine des Trembleurs est la même que celle des Quakers anglais. « Leurs livres sont la Bible et quelques ouvrages de la secte traduits en français, spécialement ceux de Robert Barclay et de William Penn. Dans leur réunion qui dure une ou deux heures, jamais on ne chante. En y entrant ils observent un profond silence, assis dans une posture humiliée et dans l'attente des mouvements intérieurs de l'esprit. Tel qui se croit inspiré, se lève, dit quelques phrases pour l'édification des assistants et cède la parole à un autre. Les femmes ont le droit de prêcher » (1).

Leurs mariages se font, autant que possible, dans leur secte, mais ils s'allient aussi avec les protestants, quelquefois même, mais plus rarement, avec des catholiques. Les mariages mixtes résultent en grande partie de leur petit nombre et de leur répugnance à s'allier entre trop proches parents. En général ils sont charitables, surtout à l'égard de leurs coreligionnaires. Presque tous sont cultivateurs ou manufacturiers, très soigneux de conserver et d'accroître leur fortune ; ils sont reconnus pour gens de bien et d'un commerce sûr. « On remarque partout, dans les filles quakeresses, un éloignement des danses et autres divertissements publics auxquels celles des protestants se livrent sans retenue ».

Thomas et Elisabeth Robson accompagnés de Christine Majolier qui leur servait d'interprète, passèrent une semaine à Congénies en juin 1831.

Plusieurs années après, en avril 1839, Elisabeth Fry, son mari et Josiah Forster, au cours d'un de leurs voyages en France, passèrent quelques jours chez les Trem-

(1) Grégoire, *op. laud.*, t. II., p. 122 et ss.

bleurs de la Vaunage. « Ils s'établirent dans une vieille et sombre maison aux fenêtres grillées, à la porte placée au dessus d'un escalier extérieur et rude à gravir. Mais le désir que témoignaient les habitants de Congénies d'entendre annoncer l'Evangile, préoccupait bien davantage les Anglais que l'absence du confort auquel ils étaient habitués ». M^{me} Fry écrit : « Nous avons rencontré chez ces braves gens une véritable soif de la vérité ; j'ose croire que la bénédiction du Seigneur était avec nous ; j'ai rarement éprouvé autant de paix et de conviction de cette bénédiction que pendant nos travaux d'amour chrétien à Congénies, ou une plus grande certitude que j'étais vraiment à ma place en ces lieux inconnus ». (1)

Puis, après ce trop court séjour à Congénies, cette admirable femme continua son œuvre à travers l'Europe, œuvre bénie s'il en fut. On ne s'était jamais, avant elle, occupé du sort misérable des prisonnières ; elle leur consacra sa vie. « A travers tout ce qu'il y a de vil et de dépravé, elle s'ouvrit une route, la route que s'ouvrent les anges en combattant les puissances des ténèbres pour faire pénétrer la lumière ».

C'est un peu avant la visite d'Elisabeth Fry que le pasteur Frossard, de Nîmes, qui avait été très souvent en relation avec les Quakers, soit en France, soit en Angleterre, écrivait : « Dans la partie occidentale de la Vaunage se trouve un bourg de mille âmes environ : Congénies. Rien ne le distingue des autres amas de modestes habitations répandues dans la plaine, si ce n'est peut-être un énorme cyprès, etc... Mais, que celui qui aime l'homme plus que les montagnes et les ruines ne traverse pas si brusquement le petit bourg oublié, car, s'il n'a rien pour charmer les yeux, il a de quoi exciter une légitime curiosité et il offre à l'homme

(1) Fry, *op. laud.*, p. 428.

réfléchi un fait moral qu'il ne retrouvera dans aucune autre partie de la France. Qu'il sache donc que ce petit coin ignoré renferme quatre sectes religieuses qui vivent l'une à côté de l'autre en parfaite harmonie, jouissant d'une entière liberté de droit et de fait, et prospérant chacune selon les éléments qui lui sont propres : l'église catholique, le temple des Réformés, celui des Quakers et bientôt une chapelle méthodiste, se touchant sans froissement, sans envie et sans rancune. Ils l'ont donc comprise, cette religion d'amour et de tolérance, ces paisibles habitants de la plaine... » (1)

Congénies continuait à avoir de nombreuses visites : J. J. Gurney y est en 1845 et visite les malades (2) ; L. M. Hoag, Joseph Tregelles Price et Robert Alsop y passent en 1846 ; puis, en 1851, John Sharp et d'autres y arrivent. Ces derniers parcoururent les environs et tinrent de très nombreuses réunions (3). En 1856, Robert et Christine Alsop, accompagnés d'Elisa Gurney, reviennent dans la Vaunage.

Toutes ces visites contribuèrent beaucoup à stimuler le zèle et à augmenter l'instruction des membres de la petite communauté. Mais ils ne furent pas seuls à profiter du ministère bienfaisant des Quakers anglais. C'est dans la France entière qu'il faudrait étudier l'œuvre de ces serviteurs de Dieu, car, ce n'est pas seulement Congénies et les villages environnants qui entendirent leur prédication, mais aussi presque toutes les villes qui se trouvaient sur leur passage. Le seul but de leurs grands voyages était d'organiser des réunions et de prêcher l'Évangile partout où l'occasion s'en pré-

(1) Frossard, *op. laud.*, p. 135.

(2) *Voy. Biographie de Louis Jaulmes*, par Farjat, Paris, 1846, p. 80.

(3) Sharp., *op. laud.*, p. 213.

sentait. Il serait trop long de parler ici de tout le bien qu'ils firent en France.

Profondément attristée par la guerre franco-allemande, Christine Alsop intéressa plusieurs Quakers anglais au sort de sa patrie, plus chère encore à cause de ses malheurs. Une dizaine d'Amis vinrent sous Metz soigner nos soldats et l'un d'eux fut victime de son zèle. Puis, Christine Alsop et quelques Quakers viennent à Paris soulager les misères de la Commune; ils donnent tous leurs soins aux blessés avec l'admirable dévouement de ceux qui sont à la fois les médecins du corps et de l'âme. Ils furent les auxiliaires actifs de la « Société pour les Victimes de la guerre » que présidait Eugène Bersier.

Après ces jours de troubles, qui durent profondément attrister des amis de la paix comme les Quakers, Christine Alsop, son mari et quelques autres, recommencèrent leurs courses à travers la France et vinrent dans le Midi. Ils y étaient en 1875 avec J.-B. Braithwaite et sa femme (1). Christine Alsop ne devait plus revoir son « cher village ». Elle mourut, à Wellingham, le 19 juin 1879, entourée de presque tous ses parents et amis.

Tous les Quakers de la Vaunage n'eurent peut-être pas une vie aussi active et aussi utile que Christine Alsop; ils n'y avaient pas été préparés. Leur action s'exerça seulement autour d'eux et ils sont moins connus; mais, parmi eux, combien dont la biographie serait édifiante! Que d'humbles chrétiens qui, modèles de piété et de douceur, visitèrent les affligés et les malades et furent en bénédiction à leurs frères! Si leur profonde humilité voilait avec soin ce qu'accomplissait leur foi, leur œuvre n'en fut que plus bénie. Leur sou-

(1) Celle-ci devait publier, en 1881, les Mémoires de Christine Majolier-Alsop.

venir est encore un exemple. « Si le nombre des Quakers de Congénies n'a pas augmenté depuis longtemps, remarque Tylor (1), on y a vu beaucoup de ceux dont le Seigneur a dit : « Vous êtes le sel de la terre, la lumière du monde ».

Il ne reste plus beaucoup de Quakers autour de Congénies. Loin du foyer de la petite communauté, ils sont devenus de plus en plus rares. Nous n'en connaissons guère que quelques familles isolées, et déjà presque transformées dans les endroits où autrefois ils étaient assez nombreux. Hors de la Vaunage, en France, on n'en trouverait plus que quatre ou cinq. Les seuls groupes qu'on puisse encore compter sont ceux de Congénies et de Fontanès.

Congénies a conservé un peu de ses vieilles traditions ; il a continué à recevoir les visites des Quakers anglais. Jusqu'en 1842, ce fut L.-A. Majolier qui les accueillit. Après lui, sa maison fut encore pour les Quakers la demeure hospitalière qu'elle avait été depuis 1788, car, une de ses filles, Lydie Majolier, après plusieurs séjours en Angleterre, l'habita toute sa vie, c'est-à-dire jusqu'en 1889. Elle était très dévouée à la Société et son grand bonheur était de voir remplie d'Amis sa maison paternelle voisine du temple quaker. Son souvenir est encore vivant. Ceux qui eurent le privilège de l'approcher n'ont pas oublié sa franche bonté et son amitié chrétienne ; ils entendirent parfois de dures vérités, mais elles étaient dites avec une franchise tellement exempte de l'hypocrisie des usages mondains, on savait un cœur si aimant et si charitable sous la parole rude, qu'on les écoutait toujours avec profit. Elle prenait très souvent la parole dans les petites assemblées de Congénies, elle les présidait même quand les Amis anglais, dont elle se réjouissait de pro -

(1) *Op. laud.* p. 458.

voquer les visites, faisaient défaut. On peut dire que depuis sa mort, les réunions de la petite secte sont moins fréquentes.

Le petit groupe de Gonfleurs que nous avons vu à Fontanès, à l'époque d'Elzière, s'était, comme celui de Congénies, transformé en 1788. Il s'est perpétué jusqu'à nos jours. Samuel Brun et son fils Daniel en sont les ancêtres vénérés. Ce dernier, qui, tout enfant, eut déjà « la crainte de Dieu, » (1) fut profondément touché par la première visite d'Etienne de Grellet. Il devint un prédicateur très apprécié de la petite société de la Vaunage et on parle encore de lui comme d'un homme pieux et droit. Plusieurs de ses descendants, pour rester fidèles aux principes quakers et ne point porter les armes sont partis, à vingt ans, pour l'Amérique.

Bien d'autres âmes pieuses de la petite communauté ont aussi exercé autour d'elles une action bienfaisante dont nous aimerions parler, si nous ne désirions restreindre notre sujet et ne point parler des vivants.

Nous estimons que les Quakers français ont laissé dans la Vaunage, à Congénies surtout, des traces profondes. Elles ne sont pas toutes heureuses : tel chrétien de l'Eglise Réformée, par exemple, ne communie jamais parce que sa mère était quakeresse et ne prit jamais la Cène. Mais un peu de leur esprit de piété et de sérieux a survécu aussi. Ce qui est resté serait malaisé à définir, ce ne sont pas là des choses que l'on puisse compter. Ne serait-ce pas précisément ce qui manqua aux Français et en empêcha beaucoup de devenir Quakers ? Un sérieux plus profond et une moralité plus austère. « Le quakérisme, en effet, soumet à une austérité pratique l'ensemble des habitudes et du régime de vie ; il exige simplicité dans le costume, réserve dans le langage, il désapprouve la musique, la

(1) Tylor, *op. laud.*, p. 453.

danse, la chasse, les jeux, les fêtes, le théâtre ; il imprime à l'âme un caractère méditatif et des formes persévérantes. Cette éducation rigide est certainement plus rapprochée de l'Evangile que celle d'une nation loquace, complimenteuse, adulatrice, dont les opinions ont la mobilité de la mode, à laquelle il faut toujours quelque idole matérielle, qui s'enthousiasme facilement pour un homme, mais très rarement pour les principes. La légèreté française oppose donc au quakérisme un obstacle national ». (1).

(1) Grégoire, *op. laud.* t. II, p. 123.

CONCLUSION

Cette étude, si imparfaite, donnera une faible idée d'un sujet digne d'être mieux connu. Il y a longtemps que nous avons formé le projet de rechercher les origines des Quakers français, mais il nous est pénible d'avoir à donner déjà le résultat de notre travail, car, malgré bien des recherches infructueuses, le vif intérêt que nous inspirait notre tâche s'est encore accru chaque jour. Nous désirerions seulement avoir montré l'importance de cette histoire ; et, nous souhaitons qu'elle soit reprise plus tard, si le hasard permet la découverte de tous les documents précieux emportés de la Vaunage. Ils éclaireraient sans doute bien des points obscurs et répondraient aux questions pour lesquelles nous n'avons pas de réponse.

Ce qui est cependant hors de doute c'est que les Quakers du Midi de la France furent bien les héritiers des derniers prophètes cévenols. Ceux-ci eussent tout à fait disparu si les Anglais n'étaient arrivés juste au moment où allait s'éteindre cette dernière forme de l'inspiration.

La petite société, qui a déjà plus d'un siècle d'existence, fut pendant longtemps le seul foyer de vie religieuse de cette Vaunage trop oublieuse de son passé. Nous ne voudrions pas dire qu'elle disparaîtra, peut-être, avec notre génération ; elle diminue, néanmoins, de jour en jour et ne fait pas de prosélytes. L'admira-

ble largeur d'esprit des Quakers leur permet de s'édifier partout où se réunissent des âmes pieuses. De même qu'à l'époque du Réveil, ce petit groupe de chrétiens avait été un précieux appui pour le Méthodisme, tout en conservant son indépendance et ses réunions particulières, de même, de nos jours, il sait trouver son édification dans d'autres temples que le sien, soit dans l'Eglise Réformée, soit dans l'Eglise Méthodiste, et peu à peu ses jeunes membres passent aux communions voisines. Mais il a encore ses « assemblées », et, son temple, devenu trop grand pour ses quelques fidèles, se remplit, aux grands jours, des nombreux amis de la petite communauté. Les visites des Quakers anglais montrent que la Société des Amis n'a pas cessé de veiller avec sollicitude sur ce groupe de sa famille religieuse.

Il est possible qu'à ses origines cette secte ait été intolérante, comme l'époque qui la vit naître. Elle nous a montré depuis que, sous l'influence des Quakers, elle avait compris la vraie largeur chrétienne. Elle fut fidèle en cela aux enseignements des Amis. Deux d'entre ceux qui la visitèrent, au commencement de ce siècle, Etienne de Grellet et William Allen, n'ont-il pas ainsi confessé leur foi au roi de Suède : « Inspirés, nous l'espérons humblement, par cet amour chrétien qui désire l'éternel bien-être de tous les hommes, nous avons cru de notre devoir de traverser tes états et de saluer partout ceux qui aiment sincèrement notre Seigneur Jésus-Christ, quelle que soit la forme de religion qu'ils professent ; car nous ne connaissons nulle distinction de secte et de parti, convaincus que la véritable église est composée de tous ceux qui s'efforcent fidèlement de connaître et d'accomplir la volonté du ciel à leur égard ».

Les Quakers de la Vaunage avaient eu le privilège de conserver un peu de la vie religieuse, à un mo-

ment où elle semblait disparaître ; ils eurent aussi celui de donner une grande leçon de tolérance à un pays qui fut longtemps le foyer des dissensions intestines et des haines de partis. Son exemple y fut fécond, et nous espérons qu'il ne sera jamais oublié.

VU :

Le Président de la Soutenance,

R. ALLIER.

VU :

Le Doyen ,

A. SABATIER.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION.....	9
CHAPITRE I ^{er} . — LES DERNIERS PROPHÈTES CÉVENOLS.....	11
CHAPITRE II. — PREMIÈRES RELATIONS DES INSPIRÉS AVEC LES QUAKERS ANGLAIS.	27
CHAPITRE III. — LES QUAKERS FRANÇAIS.....	39
CONCLUSION.....	55

TABLE OF CONTENTS

CHAPTER I. THE NATURE OF THE PROBLEM

CHAPTER II. THE HISTORY OF THE PROBLEM

CHAPTER III. THE THEORY OF THE PROBLEM

CHAPTER IV. THE PRACTICE OF THE PROBLEM

CHAPTER V. THE CONCLUSION OF THE PROBLEM



